

Le discours de Gao Xingjian, prix Nobel de littérature – extrait de Le Monde, du samedi 9 décembre 2000, p. 14.

Nous publions de larges extraits du discours prononcé le 7 décembre par Gao Xingjian, Prix Nobel de littérature 2000, devant l'Académie suédoise. L'écrivain chinois y affirme le rôle de la littérature dans notre époque dominée par les modes. Il en appelle à la liberté, à la primauté de l'individu, à l'écriture comme tentative de déchiffrement de l'homme.

Si le jugement esthétique de l'écrivain devait suivre les tendances du marché, cela reviendrait au suicide de la littérature. Aussi, particulièrement dans ce que l'on appelle aujourd'hui la société de consommation, je pense qu'il faut avoir recours à une littérature froide.

Le texte intégral de ce discours, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait, est publié aux éditions de l'Aube. L'œuvre de Gao Xingjian disponible en français comporte plusieurs romans : La montagne de l'âme, l'Aube, 1995 ; Le Livre d'un homme seul, l'Aube, 2000 ; Au plus près du réel, l'Aube (ouvrage d'entretiens sur l'art) 1997. Sont aussi disponibles des écrits de théâtre : La Fuite, Lansman, 1992 ; Au bord de la vie, Lansman, 1993 ; Dialoguer-Interloquer, MEET, Arcane 17, 1994 ; Le Somnambule, Lansman, 1995.

Je ne sais si c'est le destin qui m'a poussé à cette tribune, mais pourquoi ne pas appeler destin le hasard forgé par une série d'heureuses coïncidences ? Je ne parlerai pas de l'existence de Dieu ; face à cette énigme, j'ai toujours éprouvé le plus grand respect, bien que je me sois toujours considéré comme athée(...). L'écrivain est un homme ordinaire, peut-être est-il seulement plus sensible, et les hommes trop sensibles sont toujours fragiles. L'écrivain ne s'exprime ni en porte-parole du peuple ni en incarnation de la justice ; sa voix est forcément faible, cependant c'est précisément la voix de cette sorte d'individu qui est beaucoup plus authentique.

Ici, je voudrais dire que la littérature ne peut être que la voix d'un individu, et qu'il en a toujours été ainsi. Quand la littérature devient ode à un pays, étendard d'une nation, voix d'un parti, porte-parole d'une classe ou d'un groupe, quelques que soient les moyens utilisés pour la diffuser, si puissant que puisse être son rayonnement, même si elle va jusqu'à recouvrir ciel et terre, elle ne pourra éviter de perdre sa vraie nature, elle ne sera plus littérature, mais un objet utilitaire au service du pouvoir et des intérêts.

La littérature a été confrontée à ce malheur au cours du siècle qui vient de s'achever, et, en regard de n'importe quelle autre période du passé, c'est au cours de ce siècle qu'elle a été le plus marquée par la politique et le pouvoir, et que les écrivains ont subi la plus forte oppression et les plus grands dommages.

Si la littérature préserve sa raison d'être et ne devient pas un instrument de la politique, on ne peut que revenir à la voix de l'individu, puisque la littérature naît d'abord des sensations de celui-ci et prend forme à partir de leur expression. Cela ne revient pas à dire que la littérature soit absolument coupée de la politique ni qu'elle doive absolument s'immiscer dans la politique ; ce que l'on appelle engagement de la littérature ou engagement politique de l'écrivain, toutes ces polémiques ont constitué un fléau qui a tourmenté la littérature au cours du siècle écoulé. La tradition et l'innovation qui vont de pair, devenues conservatisme et révolution, ont toujours transformé les questions littéraires en lutte entre le progrès et la réaction, l'idéologie semant le trouble. Chaque fois qu'idéologie et pouvoir ont été liés et son devenus une force réelle, la littérature et l'individu ont subi un désastre (...).

*On peut dire que se parler à soi-même constitue le point de départ de la littérature, communiquer au moyen du langage vient en second. Lorsque l'homme injecte ses sentiments et ses réflexions dans le langage, puis qu'il recourt à l'écriture, alors naît la littérature. Lorsque, ensuite, sans visée utilitaire, et sans même penser jamais être diffusé, il continue cependant à écrire et recueille du plaisir grâce à l'écriture, et même un dédommagement, c'est déjà une récompense. Si j'ai entrepris l'écriture de mon roman *La Montagne de l'âme* précisément à l'époque où mes œuvres, malgré une autocensure, étaient quand même interdites, c'était purement pour épancher ma solitude intérieure, pour moi-même, sans compter être publié un jour.*

*En considérant mon expérience de l'écriture, je peux dire que le fondement de la littérature, c'est la reconnaissance de sa propre valeur par l'homme, le moment de l'écriture étant déjà celui de l'affirmation de l'homme. La littérature naît d'abord des besoins de satisfaction personnelle de l'écrivain, l'œuvre n'a un écho dans la société qu'une fois achevée, et d'ailleurs la nature de cet écho ne dépend pas de la volonté de l'auteur. Dans l'histoire de la littérature, de nombreux chefs-d'œuvre impérissables qui sont passés à la postérité n'ont pas été publiés du vivant de leurs auteurs ; pourquoi ceux-ci auraient-ils continué à écrire, si ce n'est parce qu'ils trouvaient en écrivant la reconnaissance d'eux-mêmes ? La biographie des auteurs des plus grands romans de l'histoire de la littérature chinoise – les quatre immenses talents qui ont écrit *La Pérégrination vers l'Ouest*, *Au bord de l'eau*, *Fleur en fiole d'or*, *Le Rêve dans le pavillon rouge* – est, comme celle de Shakespeare, difficile à vérifier ; seule a été conservée une confession de Shi Nai'an : si celui-ci n'avait pas écrit seulement pour se reconforter, comme il le dit lui-même, comment aurait-il pu investir l'énergie de toute une vie dans une œuvre aussi gigantesque, qui n'a pas obtenu la moindre récompense de son vivant ? N'en va-t-il pas de même pour l'initiateur du roman moderne, Kafka, et pour le poète le plus profond du XXe siècle, Fernando Pessoa ? S'ils ont recouru au langage, ce n'était nullement dans l'intention de transformer le monde, et ils se sont exprimés tout en étant parfaitement conscients de l'impuissance de l'individu : voilà bien l'attrait que*

possède le langage. Le langage est la cristallisation la plus élevée de la civilisation humaine. Si raffiné, profond, insaisissable, tellement envahissant aussi, il pénètre les sensations et les connaissances de l'homme et établit un lien entre le sujet sensible et la connaissance du monde. Le fruit du travail d'écriture est si merveilleux, il permet à des individus isolés, même s'ils sont de nationalités ou de générations différentes, de communiquer. L'immédiateté de l'écriture littéraire et de la lecture s'unit ainsi à leur valeur d'éternité (...).

Je ne pense pas que le jugement esthétique qui est profondément enraciné dans l'homme puisse se démoder, bien qu'en littérature, comme en art, la mode change au fil des ans. Mais la différence entre la mode et le jugement de valeur en littérature réside dans le fait que la mode ne privilégie que ce qui est nouveau ; c'est un mécanisme normal de fonctionnement du marché, auquel le marché du livre ne fait pas exception. Si le jugement esthétique de l'écrivain devait suivre les tendances du marché, cela reviendrait au suicide de la littérature. Aussi, particulièrement dans ce que l'on appelle aujourd'hui la société de consommation, je pense qu'il faut avoir recours à une littérature froide.

Il y a dix ans, lorsque j'eus achevé, au bout de sept années, La montagne de l'âme, je préconisai ce genre de littérature : dans sa nature même, la littérature n'a rien à voir avec la politique, c'est une affaire purement individuelle, une observation, une sorte de remémoration d'une certaine expérience, des pensées et des sentiments, l'expression d'un certain état d'esprit, et à la fois la satisfaction de la réflexion. Ce que l'on nomme écrivain n'est rien d'autre qu'un individu qui s'exprime, qui écrit, les autres peuvent l'écouter ou ne pas l'écouter, le lire ou ne pas le lire, l'écrivain n'est ni un héros qui plaide en faveur du peuple ni une idole que l'on pourrait adorer, c'est encore moins un criminel ou un ennemi du peuple, et si parfois il connaît des ennuis à cause de ses œuvres, c'est uniquement parce que cette exigence vient d'autrui : lorsque le pouvoir a besoin de se fabriquer des ennemis pour détourner l'attention du peuple, l'écrivain devient une victime. Et, ce qui est plus malheureux encore, c'est que l'écrivain qui subit des tourments risque d'imaginer qu'être une victime est une grande gloire.

En réalité, les relations entre l'écrivain et le lecteur ne sont rien d'autre qu'une sorte de lien de l'esprit qui s'établit par l'intermédiaire d'une œuvre entre deux ou plusieurs individus qui n'ont pas besoin de se voir ni d'être en relation. La littérature, en tant qu'activité humaine, ne peut faire l'économie de deux actes : lire et écrire, qui sont deux gestes librement consentis. Voilà pourquoi elle n'a aucun devoir envers les masses.

Cette littérature qui a recouvré ses valeurs intrinsèques, pourquoi ne pas l'appeler littérature froide ? Elle n'existe que par le fait que le genre humain est en quête, en dehors de satisfactions matérielles, d'une activité de nature purement spirituelle. Naturellement, cette littérature ne date pas d'aujourd'hui, mais si par le passé elle devait principalement résister au pouvoir politique et à

la pression des usages sociaux, aujourd'hui elle doit en plus lutter contre l'invasion des valeurs du marché de la société de consommation, et, pour chercher à exister, elle doit d'abord accepter la solitude.

L'écrivain qui se consacre à ce travail de création aura manifestement des difficultés à en vivre, il lui faudra rechercher un autre moyen d'existence, c'est pourquoi on peut dire que la création littéraire est un luxe, une pure satisfaction de l'esprit. Cette littérature froide n'a la chance d'être publiée et diffusée que grâce aux efforts des écrivains et de leurs amis. Cao Xueqin et Kafka en sont des exemples. Non seulement leurs œuvres ne purent être éditées de leur vivant, mais eux purent encore moins créer un quelconque mouvement littéraire ou devenir des étoiles dans la société. Un tel écrivain vit dans la marge et dans les interstices de la société. Il se consacre entièrement à cette activité spirituelle, sans nourrir le moindre espoir d'en retirer quelque rétribution, il n'est en quête d'aucune reconnaissance sociale et ne recherche que son propre plaisir.

La littérature froide est une littérature de fuite pour préserver sa vie, c'est une littérature de sauvegarde spirituelle de soi-même afin d'éviter l'étouffement par la société ; si une nation ne peut admettre cette sorte de littérature non utilitariste, non seulement c'est un malheur pour l'écrivain, mais c'est triste pour cette nation (...).

En fait, l'écrivain ne peut assumer le rôle du Créateur, il ne doit pas non plus se prendre pour le Christ : non seulement cela provoquerait chez lui un dérèglement de l'esprit qui le conduirait à la folie, mais cela transformerait aussi le monde actuel en illusion ; quand on est cerné d'un purgatoire, il devient naturellement impossible de vivre. Les autres, c'est bien l'enfer, mais quand le moi est hors de contrôle, n'est-ce pas aussi l'enfer ? Non seulement on devient victime au nom de l'avenir, mais on demande aussi aux autres de l'être (...).

Les actes des hommes sont si inexplicables, l'homme a du mal à se comprendre lui-même, la littérature n'est en fait que l'observation de l'homme par lui-même, et, quand l'homme s'examine, germe alors un brin de conscience qui éclaire son soi.

La littérature ne vise absolument pas à la subversion, mais elle est précieuse pour révéler ce qu'on connaît peu en l'homme ou pour montrer le visage réel d'un monde que l'on croit connaître mais dont on est en fait dans l'ignorance. La vérité est certainement la qualité la plus fondamentale de la littérature, et la moins réfutable (...).

Cette époque est sans prédictions et sans promesses, et je pense que c'est mieux ainsi. Fini le temps où l'écrivain jouait le rôle du prophète et du juge, les prédictions du siècle dernier sont devenues tromperies. Inutile de créer de toutes pièces de nouvelles superstitions pour l'avenir, mieux vaut attendre en écarquillant les yeux. Mieux vaut que l'écrivain revienne à la place du témoin et exprime, autant qu'il le peut, le réel (...).

Evidemment, la littérature recourt également à l'imagination. Mais ce voyage de l'esprit ne consiste pas à dire n'importe quoi ; l'imagination coupée des

sentiments réels, s'éloignant des bases de l'expérience de la vie pour aller vers la fiction, ne peut être que sans force. Une œuvre qui ne convainc pas son auteur lui-même ne pourra toucher le lecteur. En fait, la littérature ne se contente pas de s'abreuver à l'expérience de la vie quotidienne, l'écrivain n'est pas enfermé dans son vécu ; ce qu'il a vu et entendu, ce qui a déjà été décrit dans les œuvres littéraires du passé, tout cela peut aussi devenir ce qu'il ressent par lui-même grâce au vecteur du langage, voilà encore où réside le charme du langage littéraire (...). Ici, pourquoi ne pas parodier le mot de Descartes, en déclarant pour ce qui concerne l'écrivain : « Je m'exprime donc je suis. » Je, l'écrivain, ce peut être l'écrivain lui-même ou le narrateur, ou encore un personnage du livre, ce peut être « il », mais aussi « tu », le narrateur-sujet peut passer de un à trois. La reconnaissance de la personne sujet est le point de départ de l'expression de ses sensations et de sa connaissance, à partir duquel naissent des modes de narration différents. L'écrivain réalise ses sensations et sa connaissance dans ce processus de recherche d'un mode de narration original. Dans mes romans, je me sers de pronoms personnels à la place des personnages habituels, je décris ou observe le personnage principal en utilisant les pronoms « je », « tu » et « il ». Et quand un même personnage utilise des pronoms personnels différents pour s'exprimer, la distance que cela instaure donne aussi un espace intérieur plus vaste au jeu de l'acteur. D'ailleurs, je recours aussi aux changements de pronoms personnels dans ma dramaturgie. On n'a pas fini et on n'aura jamais fini d'écrire des œuvres romanesques et théâtrales. Déclarer la mort de tel genre littéraire ou artistique est parfaitement vaniteux. La langue, qui est née en même temps que la civilisation humaine, est si prodigieuse, sa force d'expression est loin d'être épuisée, le travail de l'écrivain consiste à en découvrir et à en développer les potentialités cachées. L'écrivain n'est pas un démiurge, il ne peut pas détruire ce monde, même s'il est ancien. Il ne peut pas non plus construire un monde idéal, même si le monde actuel est tellement étrange et impossible à comprendre, mais il peut plus ou moins se livrer à une expression nouvelle ; là où les anciens ont déjà dit, il y a encore à dire, il peut aussi commencer à s'exprimer là où les anciens se sont arrêtés. La subversion en littérature appartient au verbiage de la révolution littéraire. La littérature n'est pas morte, l'écrivain ne peut pas non plus être abattu.

Tout écrivain a sa place sur les étagères ; tant qu'il y aura des lecteurs pour le lire, il survivra. Si un écrivain peut laisser dans la réserve littéraire de l'humanité, déjà si riche, un livre qui sera lu plus tard, c'est un immense réconfort. Mais la littérature, qu'il s'agisse d'écriture pour l'auteur ou de lecture pour le public, s'accomplit dans l'instant, et de là vient le plaisir. Ecrire pour l'avenir, si ce n'est pas pour faire semblant, c'est se tromper et tromper autrui. La littérature est faite pour les vivants, elle et même l'affirmation des vivants dans l'instant. Cet instant éternel, reconnaissance de la vie de l'individu, c'est la raison d'être inébranlable de la littérature pour la littérature, s'il est

encore besoin de chercher une raison d'être à cette immense liberté. Lorsqu'on ne considère pas la littérature comme gagne-pain, mais que l'on écrit de manière à en tirer du plaisir et à oublier pourquoi l'on écrit de manière à en tirer du plaisir et à oublier pour qui l'on écrit, l'écriture devient indispensable, il est impossible de ne pas écrire et la littérature est inéluctable. La littérature est sans utilité, c'est justement une de ses caractéristiques intrinsèques. Que l'écriture littéraire devienne un métier est le résultat malheureux de la division du travail dans la société moderne, et, pour l'écrivain, une conséquence extrêmement fâcheuse.

Aujourd'hui particulièrement, où l'économe de marché envahit tout, les livres sont aussi devenus des produits commerciaux. Sans même parler du cas de l'écrivain isolé, les groupes et les mouvements littéraires disparaissent totalement, confrontés au marché aveugle et sans limites. Si l'écrivain refuse de se plier aux lois du marché, s'il veut créer sans se trouver dans l'état de fabriquer des produits culturels pour satisfaire au goût de la mode, il ne peut pas ne pas se chercher un autre moyen d'existence. La littérature n'a rien à voir avec les best-sellers et les tableaux des ventes, et les médias font plus de cas de la publicité que des écrivains. La liberté de création n'est ni une faveur ni une chose que l'on peut acheter, elle vient avant tout d'un besoin intérieur de l'écrivain lui-même. Plutôt que de dire que le bouddha est en toi, je dirai que la liberté est en toi, reste à savoir si tu t'en sers. Si tu te sers de la liberté en échange d'autre chose, comme l'oiseau, elle s'envolera.

Si l'écrivain écrit, sans attendre de rétribution, ce qu'il a envie d'écrire, ce sera non seulement une affirmation de lui-même, mais aussi une sorte de défi envers la société. Mais ce défi n'est pas un simulacre, l'écrivain ne doit pas se prendre pour un héros ou un combattant, d'autant que le héros et le combattant, quand ils se battent, si ce n'est pas pour une noble cause, c'est pour commettre un exploit, toutes choses hors du domaine de l'œuvre littéraire. Si l'écrivain a aussi son propre défi à lancer à la société, c'est avec des mots ; il doit s'en remettre aux personnages et aux circonstances créés dans son œuvre, sinon il ne pourra que nuire à la littérature. Celle-ci n'est pas un cri de colère et ne peut transformer l'indignation individuelle en dénonciation. Les sentiments de l'écrivain en tant qu'individu ne deviennent littérature que dilués dans l'œuvre, et peuvent ainsi passer l'épreuve du temps et perdurer.

Voilà pourquoi mieux vaut dire que c'est l'œuvre de l'écrivain qui jette un défi à la société plutôt que l'écrivain lui-même. Les œuvres qui traversent le temps sont bien sûr des réponses vigoureuses à l'époque et à la société où vivait l'écrivain. Quand le vacarme des événements et de leurs acteurs s'est tu, seule retentit encore la voix qui s'élève de l'œuvre, s'il reste des lecteurs pour la lire (...).

Messieurs les Académiciens, je vous remercie d'avoir récompensé la littérature avec ce prix Nobel, vous l'avez donné à une littérature qui n'a pas échappé aux souffrances du genre humain, qui n'a pas échappé à l'oppression

politique, mais une littérature qui est restée irrémédiablement indépendante, refusant son asservissement. Je vous remercie d'avoir donné ce prix le plus prestigieux à des œuvres éloignées des manipulations du marché, qui n'ont pas attiré l'attention, mais qui méritent d'être lues. En même temps, je remercie l'Académie suédoise d'avoir permis de me trouver à cette tribune vers laquelle les regards du monde entier sont tournés, de m'avoir écouté, d'avoir laissé un individu fragile faire entendre une voix faible et discordante que l'on n'entend pas d'habitude dans les médias. Je pense cependant qu'il s'agit bien là de l'objectif du prix Nobel de littérature. Merci à vous de m'avoir donné cette occasion.

Gao Xingjian

c The Nobel Foundation, 2000

